

Certains aujourd'hui souhaitent un retour du libertinage. Ils voient dans ce mot — dont jamais ils n'élaborent le concept, et dont ils escamotent l'histoire — un souverain remède à nos perplexités. Révolue l'époque des grands systèmes, effacés les dogmes et leurs millénarismes : le temps leur semble ouvert de la légèreté intellectuelle et des frivolités de l'esprit, de l'inconstance et de l'irresponsabilité. On mélange ainsi gaiement les galopades sexuelles et le jeu des idées, l'exubérance des formes, une vague catholicité, le libéralisme avancé, la décadence, le trouble des repères historiques, le spectacle et le changement des modes de penser.

Il importe de refuser cette image simpliste du libertinage pour deux raisons. L'une est qu'un tel modèle, proposé comme guide du comportement intellectuel, est un faux-semblant de modèle, incapable de rassembler, dans une analogie synthétique, ce qui caractérise notre temps, et d'offrir même une approximation d'objectifs dignes d'être pensés et poursuivis. Ce dont nous avons besoin ne réside pas dans la déliquescence des attitudes intellectuelles ; au contraire, en ce moment de désarroi fécond et de solitude où chacun est renvoyé à ses propres ressources, il faut affirmer la responsabilité de la pensée et pratiquer une éthique du discours. Si léger que soit notre apport, si incertaine notre place, dans tout travail intellectuel nous construisons une compréhension du monde et nous prétendons la transmettre aux autres. Ce double geste arrête la fuite des discours et fait de nous des sujets historiques. Nos paroles nous engagent, elles confèrent, à nous-mêmes et à ceux auxquels nous demandons une reconnaissance et peut-être des

© 1987 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

réponses, une position qu'il serait vain de vouloir esquiver. Le pseudo-libertinage n'est que l'excuse d'une pensée sommaire et le symptôme d'une régression.

Mais surtout, le « modèle » qu'on nous propose, tout insuffisant et inadéquat quant au présent, repose sur une connaissance confuse des références historiques. Il se fonde sur une représentation complaisante des grâces rococo, mouches, dentelles, bals, roses de Boucher et soupers frivoles... Une partie du XVIII<sup>e</sup> siècle s'est en effet mirée dans ces fadeurs, auxquelles on a eu tort d'identifier l'époque entière. Voudrait-on même limiter le XVIII<sup>e</sup> siècle à cette idée d'un sujet livré à l'irresponsabilité de ses désirs et à la poursuite de connivences superficielles et passagères, on manquerait la réalité dont les apparences « libertines » sont l'écume. Ce sujet libre d'attaches, jouant les rôles et essayant les masques nécessaires à son plaisir, est un sujet de fiction, proposé à l'imaginaire pour tromper le sentiment d'incomplétude qui habite l'*homo libertinus*, à savoir, au sens historique, l'*affranchi*, et, peut-être ensuite, l'*éclairé*.

Telle est la véritable question du libertinage, le noyau conceptuel à partir duquel on peut tenter de rendre compte d'un mouvement polymorphe et disséminé. Ce mouvement est limité dans l'histoire : de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle où, dans les querelles théologiques, apparaissent des attaques contre les libertins (au sens d'athées), en passant par les philosophes érudits du XVII<sup>e</sup> dont le modèle fut Gassendi, les honnêtes gens sceptiques et épicuriens tels La Fontaine ou Saint-Evremond, les « esprits forts » inspirateurs des idées critiques, jusqu'aux petits-maîtres séducteurs et stratèges de Crébillon et de Laclous et aux expérimentateurs et raisonneurs sadiens. Après Sade, après la Révolution, il n'y a plus de libertins ; avant les philosophes padouans, avant Calvin, il n'y en a pas encore. Mais, à l'intérieur des limites étroites de ces quelque deux siècles, quelle dispersion, quel ensemencement de champs divers, quelle multitude de manifestations ! A ma connaissance, aucune hypothèse n'a encore été proposée, qui permettrait d'expliquer la brève durée historique et la prolifération des témoignages dans la socio-culture.

C'est une telle hypothèse qu'on présente ici. Elle offre l'avantage d'explicitier un thème central (le noyau conceptuel) comme une problématique originelle perceptible dès les premiers moments du libertinage, et de montrer dans l'évolution histori-

que à la fois un développement nécessaire et une diffraction. Qu'est-ce que l'homme ? Pour l'anthropologie libertine, l'homme est, essentiellement et historiquement, un sujet de représentations. Il est soumis à toutes les intimidations et à toutes les intimations des pouvoirs qui s'exercent sur lui : religieux, politiques, culturels, moraux. La pensée libertine est une philosophie pratique : en définissant l'humain, elle se donne pour but d'agir sur lui. Si l'homme est un sujet coupé de son désir propre, elle prétend qu'on peut le *libérer* des représentations qui l'aliènent. Avant 1623, les libertins expriment avec force cet objectif ; près de deux cents ans plus tard, dans la conduite de ses récits et dans ses spéculations philosophiques, Sade reprend littéralement le diagnostic et les buts. Mais lui revient aux sources obstinées de la philosophie libertine. L'histoire du libertinage, elle, est l'histoire de cette pensée de l'affranchissement prise dans la réalité des corps et des liens sociaux. Confrontés au durcissement politique et religieux sous Richelieu, au contrôle de l'Etat sur les individus, à la manipulation des symboles et des représentations, les libertins ont été contraints de s'affranchir sous le masque de la soumission. A peine affirmée, leur revendication semble se perdre ; en fait, elle s'infiltré et se glisse souterrainement et s'empare de larges espaces de la vie.

C'est de cette transformation, où se dissimule en échec une victoire, que traite le premier chapitre. La question du *retrait*, posée dans l'analyse d'un thème emblématique, celui de la mort du sage, répond à l'éthique de la sécession développée par la philosophie épicurienne en honneur chez les libertins, et met en scène la situation des « intellectuels » face aux pouvoirs à partir de Richelieu et pour tout le siècle. L'interprétation symbolique que donnent les textes littéraires de ce problème, permet de montrer ses effets non seulement dans le domaine politique mais aussi dans la relation du moi à ses semblables, dans les conduites sociales et dans la constitution d'une individualité libre recherchée par les théoriciens de « l'honnêteté mondaine ». Le dernier chapitre, dans une analyse serrée du célèbre tableau de Rigaud, *Louis XIV en costume de sacre*, introduit une réflexion sur une pratique politique qui a intégré la leçon du libertinage et se fonde délibérément sur le pouvoir de la représentation. En contraste avec la rhétorique de l'éloge déployée par Rigaud, Saint-Simon, dans la conception appa-

remment si partielle qu'il se fait de l'œuvre de Louis XIV, ou dans la description, si peu fondée physiologiquement, de la maladie et de la mort du roi, propose des éléments décisifs pour interpréter les complexités du règne du Roi-Soleil. L'incessant reproche de simulation, l'accusation de détourner les valeurs symboliques qu'il adresse au monarque et à ses proches, se comprennent mieux à la lumière des problèmes soulevés par la pensée libertine, avec laquelle la philosophie historique et politique de Saint-Simon présente le plus parfait désaccord.

Dans les deux chapitres centraux, l'enquête porte sur des thèmes traditionnellement rapportés au libertinage : les liens entre les sexes et les images du corps. L'initiation, la défaillance féminine, le roman de la naissance obscure : autant de lieux communs de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle où l'on peut découvrir une méditation sur l'énigme de la sexualité et sur l'incomplétude de l'homme, à la fois masquée et désignée par le programme de conquêtes incessantes que la socio-culture impose aux nobles et aux mondains. Mais, au-delà de la parade sociale, il faut interroger ce désir des corps où le libertin aperçoit la source d'une jouissance inépuisable, comme si, à chaque fois qu'il dévêt et caresse et s'abîme, il oublie toute contrainte pour se replonger dans une naturalité édénique. Ou comme si, versant Sade, il outrepassait toute limite pour s'emparer du bien suprême.

\*

Ces analyses, c'est essentiellement au moyen de textes littéraires qu'on les mènera. Je voudrais montrer par là qu'il est possible de faire avec la littérature autre chose que de l'histoire ou de la théorie, en n'ignorant pourtant ni l'une ni l'autre. Les textes littéraires ne sont pas simplement objets de connaissance ou champ de vérification pour des catégories générales, ils sont les *sujets* d'un savoir : ils nous donnent à connaître quelque chose sur ce dont ils parlent, d'une façon qui leur est propre. Il ne sera donc pas question ici d'une histoire des idées ou des mentalités, pas question non plus d'orienter l'étude sur un fonctionnement du « texte libertin ». Et pourtant on ne parlera que de textes, et principalement dans la mesure où ils ont à faire avec l'histoire, dans le but de montrer que les textes élaborent une perspective cognitive sur le moment historique dans lequel

ils apparaissent, qu'ils inscrivent ce moment comme un de leurs constituants symboliques, dans un processus d'interprétation toujours actuel.

On espère rendre ainsi justice à la force représentative de la littérature, à l'apport qu'elle constitue dans la connaissance des choses humaines. Ce faisant, on établira des passerelles vers les sciences de l'homme : non pour leur emprunter des problèmes ou des procédures, mais pour que les textes littéraires y reconnaissent leur bien. Les théories que les sciences humaines développent sur le mode analytique, prétendant avec leur aide « expliquer » les textes, rendre compte des comportements, ne font en général que retrouver des connaissances mises en forme symboliquement par la littérature. Il importe certes d'explicitier notre savoir en termes analytiques, mais il reste essentiel de pouvoir garder vivantes les richesses cognitives des dispositifs symboliques. Les textes littéraires nous y conviennent. Si nous croyions pouvoir nous en passer, le symbolique reviendrait en un lieu sans doute plus inquiétant.

COLLECTION « CRITIQUE »

CLAUDE REICHLER

# L'AGE LIBERTIN

DU MÊME AUTEUR



LA DIABOLIE - *La séduction, la renardie, l'écriture*, 1979.



LES ÉDITIONS DE MINUIT

PREAMBULE .....	7
I. LES PARADOXES DU CONFORMISME .....	13
1. La mort de Pyrame .....	15
2. L'omelette du libertin .....	19
3. La convenance .....	24
a. « <i>Chacun fait son métier</i> » .....	24
b. <i>L'usage de la vraisemblance</i> .....	26
4. La conversation .....	29
5. La double impasse .....	37
II. CONQUERIR EST NOTRE DESTIN .....	43
1. L'initiation .....	45
2. Les trois étapes .....	49
3. L'Histoire modélisée et modélisante .....	55
4. La scène de la défaillance .....	61
5. Une naissance obscure .....	65
6. Une représentation surdéterminée .....	72
7. Une méconnaissance active .....	77
III. LE CORPS AU PERIL DES IMAGES .....	79
1. La nature comme innocence ou comme sauvagerie .....	82
2. La réversion de l'image .....	85
3. Le fiancé-animal .....	89
4. Le délaissement .....	93
5. L'art et l'imagination .....	97
6. La lèpre d'Yseut .....	103
7. Psyché .....	111
IV. LA JAMBE DU ROI .....	117
1. Personne privée et rôle symbolique .....	120
2. Le portrait en costume de sacre .....	122
3. Le haut et le bas .....	127